

Gábor CSÍKY

Le meurtre au cœur de l'histoire : la figure de Napoléon dans les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand

Napoléon était toutes les misères et toutes les grandeurs de l'homme¹.

Dans son récit de la vie de Napoléon, Chateaubriand développe une réflexion philosophique sur le meurtre qui se situe au cœur de l'histoire². Nous essayons de montrer la position de Chateaubriand face au meurtre en faisant dialoguer deux grands penseurs d'époques différentes : tandis que Ballanche - dans sa *Palingénésie sociale*³ qui marque profondément la vision de l'histoire de Chateaubriand -, veut donner un sens au meurtre, Manuel de Diéguez souligne l'impossibilité d'une telle démarche dans les *Mémoires*. Il est intéressant de relire le récit des campagnes de Napoléon à la lumière de cette contradiction entre le rayonnement de la gloire militaire et l'ombre des massacres. Selon notre hypothèse, Chateaubriand s'éloignerait en effet de plus en plus d'une vision historique objective pour mettre en relief la puissance poétique d'un destin exceptionnel.

Réflexions sur le meurtre

Selon Manuel de Diéguez, c'est précisément la problématique du crime qui se situe au cœur de la vision de l'histoire du mémorialiste : « *Toute la recherche de Chateaubriand tourne autour du problème d'une poésie de l'Histoire où le crime serait refusé et demeurerait cependant poétique⁴.* » Cette approche poétique des événements historiques s'arrête devant le meurtre, car lorsque « *le poète buta sur le meurtre* » il se rend compte du fait que « *l'Histoire n'était pas seulement le lieu d'une mort superbe, mais celui de nos assassinats⁵.* » Il ne reste au poète qu'à découvrir, derrière les « *vertiges extrêmes de la parole* », une mort bien différente, « *la mort dans le vulgaire et l'atroce⁶.* » La vision de l'histoire de Chateaubriand sera irrémédiablement marquée par la mort, et « *... l'Histoire elle-même, avec tous ses cadavres, devient la tombe du poète ; et la tombe de l'humanité entière où*

¹ CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, nouv. éd. critique établie, présentée et annotée par Jean-Claude Berchet, Paris, Bordas, t. II (Coll. « Classiques Garnier »), p. 529. Toutes nos références renvoient à cette édition.

² *Ibid.*, les livres XIX à XXIV.

³ BALLANCHE, Pierre-Simon, *Palingénésie sociale*, Paris, 1827-1829.

⁴ DIÉGUEZ, Manuel de, *Chateaubriand ou le poète face à l'histoire*, Paris, Plon, 1963, p. 29.

⁵ *Ibid.*, p. 12.

⁶ *Ibid.*

vacille la faible lumière des armes, au lieu du souverain éclat d'Orphée ressuscité⁷. »

La philosophie de Ballanche évoque « *une vive secousse qui produit l'homme progressif* » et « *l'esprit humain* » ; la mort et la souffrance sont les conditions mêmes de la grandeur de l'homme car « *le génie naît dans le sang et dans les larmes.* » Dans cette perspective, « *le calme endort l'esprit ; le trouble le réveille* », et les « *grands hommes sont les produits de révolutions agitantes.* » Cette « *éducation du genre humain est pénible* », car « *il faut qu'il mérite ; il faut qu'il se fasse lui-même ; il faut qu'il expie.* » Cette émancipation se place sous le signe « *d'une loi inconnue et mystérieuse* » de la Providence qui « *souvent [...] ressaisit les rênes* » :

Les grands orages politiques modifient en terreur ceux qui y assistent, ceux qui sont nés en leur présence ; de même les grandes catastrophes du globe ont laissé d'ineffaçables empreintes dans l'esprit des peuples. Les épouvantes produites par les traces du déluge, les tremblements de terre, les inondations, les volcans, les fléaux de tous genres, les guerres sans pitié, les exterminations, l'incendie et le sac des villes, premières épreuves de l'initiation générale. L'horripilation qui saisit les hommes dans les jours d'angoisse, dans les temps de crise, enivre pour long-temps les imaginations. Et à cette autre extrémité, l'excès du malheur, sans la vertu de la promesse, amènerait encore la dépravation⁸.

La doctrine de Ballanche nous montre l'homme succombant dans l'épreuve de l'obéissance, au sens biblique, et sa chute correspond à une initiation du genre humain. Tout un symbole donc, une définition de l'homme, un modèle dynamique de sa condition qui répète inlassablement la même structure de base. L'homme est en définitive l'homme des Écritures, et toute la pensée de Ballanche est profondément liée à cette vision chrétienne de l'homme. Ballanche nous propose un ordre relativement simple et cohérent qui permettrait de rendre compte, derrière le chaos apparent, du sens profond des événements historiques. La *Palingénésie sociale* de Ballanche contient « *à la fois l'idée de mort, et l'idée de résurrection, ou de restitution de l'être ; car, à moins de quelque grande catastrophe qui les abolisse à jamais, les sociétés humaines, malgré leurs changements de formes, conservent aussi leur individualité, la conscience de leur identité morale⁹.* »

L'arrivée au pouvoir de Napoléon, « *l'avènement du triomphateur [qui] exaspère les pouvoirs épiques et la mythologie de la gloire chez Chateaubriand* », est à jamais associé à la tombe qui « *est toujours au centre de son règne, comme une chambre de résonance idéale des grandeurs dont l'histoire est le champ¹⁰.* » Selon

⁷ *Ibid.*, p. 213.

⁸ BALLANCHE, *op. cit.*, p. 73-74.

⁹ *Ibid.*, p. 13.

¹⁰ *Ibid.*, p. 135.

Ballanche, le rayonnement éphémère de Napoléon s'efface derrière son « *esprit de retardement* », qu'il voulait opposer au progrès de l'humanité. L'enseignement historique de la chute de Napoléon montre le caractère isolé et stérile de son œuvre :

Dans ces derniers temps, un nouveau Titan, confiné au milieu des vastes mers, est mort seul sur un rocher. Celui-ci a voulu faire autrement que Prométhée. Prométhée, c'est le génie civilisateur, le génie du progrès et de l'avancement, enchaîné par la destinée inexorable. Bonaparte, c'est le génie égoïste, qui veut que le monde entier soit employé à élever le piédestal de sa statue isolée ; et cette statue isolée a eu le sort du fameux colosse à la tête d'or et aux pieds d'argile. [...] Bonaparte ne fonda pas dans l'avenir, et le présent lui est échappé. Grande leçon ! Il a disparu seul. Il a brillé un instant comme une météore étranger à notre système social. Nul peuple ne dit : C'est sa pensée sympathique qui nous gouverne¹¹.

Les campagnes napoléoniennes

L'avènement de Napoléon est associé au désordre provoqué par la Révolution, mais si Chateaubriand, dans son *De Buonaparte et des Bourbons*, l'appelle « *l'enfant de la Révolution* », c'est pour dénoncer un héritage sanglant et entaché de crimes. En refusant la logique meurtrière de l'exécution du duc d'Enghien, Chateaubriand s'élève au niveau de Bonaparte : « *Mais en osant quitter Bonaparte, je m'étais placé à son niveau [...] s'il m'eût fait fusiller volontiers, en le tuant je n'aurais pas senti beaucoup de peine¹².* » Cet assassinat change radicalement une destinée qui ne s'enracine plus dans les lois universelles de la morale : « *La mort du duc d'Enghien, en introduisant un autre principe dans la conduite de Bonaparte, décomposa sa correcte intelligence¹³.* » Le mythe naissant de Napoléon, soucieux de cacher l'attitude liberticide de l'empereur, devient la cible préférée de Chateaubriand, dont les invectives visent cet homme qui agit contre la liberté. Après avoir maîtrisé l'anarchie, il s'empare du pouvoir pour le rendre totalement autoritaire : ses objectifs sont plutôt ceux de Louis XIV que ceux de Washington.

Sous la plume de Chateaubriand, le récit des campagnes napoléoniennes devient le récit de ses massacres. C'est dans cette succession des massacres que s'inscrit la campagne de Syrie, et Chateaubriand démontre de manière évidente, que cet acte de barbarie de Napoléon est loin d'être le seul : « *Le seul acte cruel de sa vie, c'est beaucoup affirmer après les massacres de Toulon, après tant de campagnes où Napoléon compta à rien la vie des hommes¹⁴.* » L'indifférence de Bonaparte face à ces massacres de Jaffa contraste avec la stupéfaction de ses soldats.

¹¹ *Ibid.*, t. II, p. 275-276.

¹² CHATEAUBRIAND, *op. cit.*, t. II, p. 137-138.

¹³ *Ibid.*, p. 176-177.

¹⁴ *Ibid.*, p. 337.

Le docteur Larrey, Bourienne et Bonaparte même expriment l'horreur indicible de cette scène qui reste en définitive incommunicable. C'est à travers cette contradiction insoluble que Chateaubriand fait comprendre la duplicité de Napoléon, parfaitement conscient de son crime, et le résultat lui fait oublier tous les sacrifices humains. L'épisode de Jaffa est donc hautement significatif : « *La vie de Napoléon opposée à de telles pages explique l'éloignement que l'on ressent pour lui*¹⁵. » Le récit de Miot fait place à l'expérience personnelle de Chateaubriand qui se rend, quelques années plus tard, en ces mêmes lieux, où l'image de la pyramide des morts réapparaît sous une autre forme :

*... j'ai fait le tour de la tombe, jadis monceau de cadavres, aujourd'hui pyramide d'ossements ; je me suis promené dans des vergers de grenadiers chargés de pommes vermeilles, tandis qu'autour de moi la première hirondelle arrivée d'Europe rasait la terre funèbre*¹⁶.

Mais Chateaubriand estime que cette transgression des lois morales universelles sera punie par le ciel avec l'arrivée de la peste qui n'aura rien de poétique : cette maladie décime les soldats à leur retour de Saint-Jean d'Acre, et la scène des Pestiférés de Jaffa, qui est immortalisée par le tableau de Gros exposé au salon de 1804 et dont l'écrivain ne remet pas en question la valeur artistique, est « *une pure fable* »¹⁷. Contrairement à saint Louis, Napoléon ne se soucie pas des pestiférés, les Annales du règne de saint Louis de Guillaume de Nangis citées par Joinville contrastent avec le témoignage de Bourienne.

La bataille d'Essling rappelle ce même oubli. Cette fois il ne s'agit pas de soldats simples et de leurs camarades abandonnés, mais de la blessure mortelle du maréchal Lannes et de ses derniers moments en compagnie de Bonaparte : « *Le maréchal Lannes fut blessé mortellement. Bonaparte lui dit un mot et puis l'oublia : l'attachement des hommes se refroidit aussi vite que le boulet qui les frappe*¹⁸. » La bataille de Wagram reprend l'image obsédante des cadavres au milieu des blés. Les différentes batailles de Napoléon deviennent une gigantesque marche funèbre, et qu'il s'agisse des morts oubliés de la Syrie, d'Essling ou de Wagram, l'auteur des *Mémoires* dépose au sein de son monument les pages dédiées aux morts oubliés, qui marquent le passage du vainqueur : « *Quatre jours après on ramassait au milieu des blés des militaires qui achevaient de mourir aux rayons du soleil sur des épis piétinés, couchés et collés par du sang : les vers s'attachaient déjà aux plaies des cadavres avancés*¹⁹. » Toute gloire militaire s'efface derrière l'image sombre de ces innombrables carnages : « *Napoléon a tué la guerre en l'exagérant : notre guerre d'Afrique n'est qu'une école expérimentale ouverte à nos soldats*²⁰. »

¹⁵ *Ibid.*, p. 431.

¹⁶ *Ibid.*, p. 341.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Ibid.*, p. 394-395.

¹⁹ *Ibid.*, p. 395.

²⁰ *Ibid.*, p. 396.

La retraite de Russie est aussi une « retraite de cadavres », la tuerie gigantesque et inhumaine dans le désert glacial se compose des images d'un drame dont le caractère animal exaspère le lecteur. Tout est mort, le regard plane sur les cadavres recouverts de neige et raconte le désastre de ces carnages. Il n'y a plus de spectateur, il n'y a plus de mémoire, la neige qui recouvre les soldats morts est aussi le symbole d'un oubli profond. Cette histoire morte ne peut ressusciter que sous la plume de l'écrivain, seule la poésie peut arracher ces hécatombes au néant total. Mais le cadavre n'est pas un élément anhistorique et muet, bien au contraire, il multiplie les figures d'un espace imaginaire de l'Histoire. On est au cœur même de l'abîme d'une histoire morte, on est à la recherche d'une existence des morts dans leurs tombeaux, de doter les ossements des capacités de sentir et d'agir et de les rendre comparable aux vivants. Danses macabres, danses de la mort où les morts de toutes les époques sont conviés au tourbillon de cette poésie de la mort. L'horreur des visages de la mort s'associe à un sentiment de dérégulation, mais Chateaubriand réinjecte l'Histoire dans ce monde des défunts pour les réveiller et les renvoyer ensuite à leur néant. Ruines, cadavres, mort animale, illusion de l'histoire qui fixe nos regards sur le meurtre : tous ces éléments, dans leur ambiguïté même, retrouvent une existence imaginaire dans ces danses de la mort.

Cette poésie devient ainsi une errance interminable dans la nuit, sans le moindre espoir de quitter l'univers des ténèbres. La danse macabre des cadavres se poursuit dans une ambiance parfois bouffonne ; mais elle pose la problématique de l'anéantissement total, de l'absence de toute mémoire. La gloire elle-même s'enfonce dans la nuit et le silence, et sa durée est réduite à un moment infiniment court, et l'Histoire n'est autre chose que le récit de son propre effacement. Il y a une profonde négativité dans ce sentiment étouffant de l'impossibilité d'échapper à la nuit de l'anéantissement ; toutes les images des cadavres et des ruines renforcent cette idée de la vanité qui remet en question toutes sortes d'entreprises humaines. Les cadavres grillés et mutilés de Malojarslawetz offrent le spectacle désolant des morts déformés par l'incendie et par les roues de l'artillerie. Les rues sont remplies de cadavres, on leur marche dessus, on les piétine au milieu de cette marche terrifiante. Encore pire est le retour à Moskowa. Le cri des militaires face à la vue insupportable des quarante mille morts et des cadavres qui gardent les traces de la bataille dans leur immobilité effrayante constituent un spectacle fantomatique. Au soldat français mutilé qui rampe vers Napoléon et qui ne l'attend pas s'associe l'idée du remords. L'abbaye de Kotloskoï abrite ce petit hôpital où l'on ne dispose d'aucun moyen pour soigner les blessés et les malades : « *là restait encore assez de vie pour sentir la mort*²¹. » L'image des agonisants qui se traînent vers le seuil de ce bâtiment dont ils ne sortiront plus jamais éternise le désespoir de cet abandon dans la mort. Dans ces conditions-là, on se débarrasse des prisonniers russes qui ne représentent plus qu'un

²¹ *Ibid.*, p. 443.

fardeau et un danger pour l'armée de Napoléon : « tués d'une manière uniforme, leur cervelle était répandue à côté de leur tête²². »

Ce retour en arrière constitue une sorte de palimpseste qui ne contribuera, en aucune façon, à la gloire de l'armée napoléonienne. Les batailles qui se répètent n'échappent pourtant pas à un oubli profond, personne ne pense à ces morts innombrables, à part Chateaubriand qui contemple les oiseaux migrateurs du Nord, ces témoins muets des tombeaux des français. L'auteur des *Mémoires* évoque ensuite ces compagnies industrielles qui n'hésitent pas à s'implanter sur ces espaces funestes pour utiliser les os des victimes restés sur les champs de bataille. Cette logique effroyable qui ne tient compte que du bénéfice que l'on peut tirer des restes des animaux et de ceux des hommes illustre l'abîme qui sépare l'époque de l'écrivain des temps de Charles XII. Les neiges virginales et les mousses fleuries s'opposent au vernis des fourneaux et des chaudières. Le 6 novembre 1812, le froid devient insupportable : « le thermomètre descendit à dix-huit degrés au-dessus de zéro²³. » C'est une nouvelle forme de la mort, celle de l'hypothermie, le froid s'empare progressivement du corps de ces soldats malheureux. On n'a plus de repère, on est comme perdu au milieu de cette « blancheur universelle »²⁴. Les soldats marchent sans chaussures, et ils sont conscients de la mort de leurs pieds qui précède leur mort véritable. Incapables de se traîner plus longtemps, les cadavres disparaissent aussitôt sous la neige, les petites collines imperceptibles sont comme leurs tombeaux. On ne voit que des « sapins changés en cristaux immobiles » qui sont comme des « candélabres de ces pompes funèbres » ou encore « des corbeaux et des meutes de chiens blancs sans maîtres suivaient à distance cette retraite de cadavres »²⁵. A cette aube sans aurore, le battement des tambours ne réveille plus les soldats morts de froid : « le jour grandissant éclairait des cercles de fantassins roidis et morts autour des bûchers expirés²⁶. » Cette mort par le froid, cette mort silencieuse des soldats endormis devient une véritable obsession du mémorialiste : « un peu de sang sortait de leurs narines, et ils mouraient en dormant²⁷. » A Smolensk, les soldats seront complètement dépouillés de leur caractère humain ; on ne voit qu'une foule affamée qui pille les magasins et qui ressemble plus à des spectres qu'à des hommes. L'air de cette ville devient infect et irrespirable, les rues sont replies de cadavres. Certains soldats deviennent fous, et les signes du désordre intérieur précèdent leur mort : « des militaires étaient atteints d'imbécilité ou de folie ; quelques-uns dont les cheveux s'étaient dressés et tordus, blasphémant ou riant d'un air hébété, tombaient morts²⁸. »

²² Ibid.

²³ Ibid., p. 445.

²⁴ Ibid.

²⁵ Ibid.

²⁶ Ibid., p. 446.

²⁷ Ibid., p. 447.

²⁸ Ibid., p. 449.

Mais le point culminant de l'horreur de cette retraite est, sans aucun doute, le passage de la Bérésina. C'est d'abord à travers la plume du comte de Ségur que Chateaubriand nous fait voir cette traversée dont le spectacle reste, malgré tout, indicible. Les voitures et les pièces d'artillerie écrasent les hommes dans ces catastrophes successives qui s'enchaînent : « *des rangs entiers d'hommes éperdus poussés sur ces obstacles s'y embarrassent, culbutent, et sont écrasés par des masses d'autres infortunés qui se succèdent sans interruption*²⁹. » Comme si le récit du comte de Ségur n'était pas suffisant pour évoquer toute l'horreur de cet événement, Chateaubriand cite les *Mémoires* de Vaudoncourt : « *le sort de ces malheureux, au milieu de la mêlée des deux armées, fut d'être écrasés sous les roues des voitures ou sous les pieds des chevaux [...] ou dépouillés par les soldats ennemis et jetés sur la neige où le froid termina bientôt leurs souffrances*³⁰. » Chateaubriand met en exergue l'indifférence révoltante de Napoléon face à cette retraite qui fait partie des plus grands désastres de l'histoire de l'humanité. L'allusion à l'armée de Cambyse donne une ampleur historique à cet événement, dont Napoléon passe sous silence les circonstances déchirantes sur les pages du bulletin. Le bilan ultime de cette campagne militaire est désastreuse, les chiffres parlent d'eux-mêmes : « *des cinq cent mille hommes, de l'innombrable artillerie qui, au mois d'août, avaient traversé le fleuve, on ne vit repasser à Kowno qu'un millier de fantassins réguliers, quelques canons et trente mille misérables couverts de plaies*³¹. » Ces soldats exténués, à peine réchauffés, meurent : « *leur vie se fondit avec la neige dont ils étaient enveloppés*³². »

A son retour de l'île d'Elbe, Napoléon incarne un héros mythique qui ressuscite après une sorte de quasi-mort. Cette île, qui s'inscrit sous une citation en latin de Virgile, ne garde Napoléon que pour préparer son retour. Ce repos momentané s'associe à l'idée d'un ensevelissement, seulement interrompu par de rares apparitions fantômatiques. Cet espace ne représente, en aucune façon, une fin véritable pour la destinée unique de Napoléon : « *Ce n'est pas tout de naître, pour un grand homme : il faut mourir. L'île d'Elbe était-elle une fin pour Napoléon ?*³³ » Il ne dépend que de lui de sortir du silence de son monument, son sommeil apparent n'attend que le moment approprié pour retourner au centre des événements : « *Eh bien ! il fit un coup de tête contre le monde : à son début, il dut croire ne s'être pas trompé sur le prestige de sa puissance*³⁴. » Lors de son retour de l'île d'Elbe, Napoléon apparaît à la tête des spectres couverts de sang, de cette procession des morts victorieux qui le suivent partout : « *enveloppés dans une trombe ardente, les fantômes sanglants d'Arcole, de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland,*

²⁹ *Ibid.*, p. 455.

³⁰ *Ibid.*, p. 455-456.

³¹ *Ibid.*, p. 457.

³² *Ibid.*, p. 458.

³³ *Ibid.*, p. 555.

³⁴ *Ibid.*

*d'Eylau, de la Moskowa, de Lützen, de Bautzen, lui font un cortège avec un million de morts*³⁵. »

La bataille de Waterloo est la scène ultime de la grandeur militaire de Napoléon, on voit les signes de la défaite sont de plus en plus clairs, et le combat touche à son terme parmi les cadavres sanglants qui couvrent les champs de bataille :

*...le feu de nos lignes s'éteint ; les cartouches sont épuisées ; quelques grenadiers blessés, au milieu de trente mille morts, de cent mille boulets sanglants, refroidis et conglobés à leurs pieds, restent debout appuyés sur leur mousquet, baïonnette brisée, canon sans charge*³⁶.

Au milieu de ce carnage, le héroïsme de Jérôme s'avère insuffisant pour sauver la gloire de son frère. Tout est bien fini, et on assiste à cet adieu éternel aux bruits de la guerre de Napoléon qui « *écoutait, l'œil fixe, le dernier coup de canon qu'il devait entendre de sa vie*³⁷. » Chateaubriand fait le bilan affligeant de cette défaite historique : « *le nombre des morts du côté des alliés était estimé à dix-huit mille hommes, du côté des Français à vingt-cinq mille ; [...] il n'y eut pas en Angleterre une famille qui ne prit le deuil*³⁸. »

Sainte-Hélène

Le bruit des guerres napoléoniennes contraste avec le silence de l'océan qui entoure le tombeau solitaire de l'empereur : « *Si un homme était soudain transporté des scènes les plus bruyantes de la vie au rivage silencieux de l'océan glacé, il éprouverait ce que j'éprouve auprès du tombeau de Napoléon, car nous voici tout à coup au bord de ce tombeau*³⁹. » Dans son ambiguïté même, Sainte-Hélène représente un espace abandonné et solitaire qui reflète le caractère de l'empereur déchu qui, dans un état de déréliction, fait face à son néant, dont il ressent le vertige pascalien. L'inutilité de son œuvre immense le laisse en proie du désespoir le plus profond qu'un homme puisse éprouver devant la vanité de son sort. Chateaubriand évoque la mort de Napoléon à Sainte-Hélène, lieu qui correspond parfaitement à sa légende, mais montre une certaine réticence à l'égard du musée d'Arenberg qui, en étalant les choses qui appartiennent à l'époque contemporaine, ne font que minimiser les dimensions de la genèse de son mythe. C'est ainsi que, dans les *Mémoires*, un grand nombre de détails bien connus de l'exil à Sainte-Hélène sont passés sous silence. Il ne s'agit pas de raconter objectivement toutes les caractéristiques de l'île et de l'existence de l'empereur déchu, mais de construire un espace mythique qui dégage une vérité moins réaliste mais plus profonde de sa légende. Rien n'est plus touchant et ne donne un enseignement éternel que l'image de Napoléon sur son

³⁵ *Ibid.*, p. 556.

³⁶ *Ibid.*, p. 626.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*, p. 651.

rocher ; ce contraste symbolise à l'évidence les limites de la condition humaine : le sort de l'empereur est exemplaire, la solitude et l'abandon au milieu de l'océan font retentir le bruit de ses batailles dans les volumes du temps.

On retrouve le récit détaillé de la mort de Napoléon sur les pages des *Mémoires*, avec les circonstances précises du dépérissement de sa santé. On entend les paroles de Napoléon sur sa faiblesse extrême, et on voit sa méfiance à l'égard des médecins, ainsi que ses dernières occupations : « du 15 au 25 avril, il dicta son testament ; le 28, il ordonna d'envoyer son cœur à Marie-Louise ; il défendit à tout chirurgien anglais de porter sa main sur lui après son décès⁴⁰. » Mais ce qui retient l'attention de Chateaubriand, c'est le sentiment religieux de Napoléon pendant cette période ultime de sa vie. Le récit de l'agonie de Napoléon à Sainte-Hélène décrit les circonstances précises des moments ultimes qui précèdent sa mort. Après avoir reçu l'extrême-onction et le saint viatique, on n'entend plus que « le hoquet de la mort mêlé au bruit régulier du balancier d'une pendule »⁴¹ dans le silence absolu de sa chambre. Les mouvements du balancier se confondent avec l'ombre de Bonaparte pour s'éteindre ensemble dans la mort : « l'ombre, avant de s'arrêter sur le cadran, fit encore quelques tours ; l'astre qui la dessinait avait de la peine à s'éteindre⁴². » Le lendemain (4 mai), une tempête immense évoque le souvenir de la mort de Cromwell : « la tempête de l'agonie de Cromwell s'éleva : presque tous les arbres de Longwood furent déracinés⁴³. » La pendule mystérieuse et cette tempête de Cromwell dessinent un espace profondément symbolique, cette mort s'associe au bruit du vent, de la pluie et de la mer : « enfin, le 5, à six heures moins onze minutes du soir, au milieu des vents, de la pluie et du fracas des flots, Bonaparte rendit à Dieu le plus puissant souffle de vie qui jamais anima l'argile humaine⁴⁴. » Cette existence unique et incomparable s'achève avec ses paroles fatidiques : « " Tête ... armée, ou tête d'armée. " Sa pensée errait encore au milieu des combats⁴⁵. » La paix symbolique du crucifix met un terme aux bruits de la vie de Napoléon :

Quand il ferma pour jamais les yeux, son épée, expirée avec lui, était couché à sa gauche, un crucifix reposait sur sa poitrine : le symbole pacifique appliqué au cœur de Napoléon calma les palpitations de ce cœur, comme un rayon du ciel fait tomber la vague⁴⁶.

On voit l'hésitation du conquérant quant au lieu de sa tombe, et il pense d'abord à la cathédrale d'Ajaccio avant de « légu[er] ses os à la France »⁴⁷. Mais le

⁴⁰ *Ibid.*, p. 694.

⁴¹ *Ibid.*, p. 696.

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Ibid.*, p. 698.

ciel en a décidé autrement : « *son véritable mausolée est le rocher où il expira*⁴⁸. » Le grand homme enseveli sur cette petite île au milieu de l'océan fait écho aux restes du dernier Condé dans les fossés de Vincennes. Chateaubriand ne dédaigne pas de donner aux lecteurs tous les détails de l'enterrement de Napoléon, y compris le travail des « planeurs » et des « menuisiers » qui ferment sa « *quadruple bière d'acajou, de plomb, d'acajou encore et de fer-blanc ; on semblait craindre qu'il ne fût jamais assez emprisonné*⁴⁹. » Le cadavre exposé et habillé en uniforme garde les traces de cet étonnement ultime et sublime de la mort : « *sur ce visage qui ne s'étonnait jamais, l'âme, en se retirant, avait laissé une stupeur sublime*⁵⁰. » Ses quatre cercueils s'associent à l'idée de l'emprisonnement, son drap mortuaire évoque le souvenir des morts de Marengo.

Les funérailles de Napoléon se mêlent aux paroles de la religion chrétienne que Chateaubriand reproduit sur les pages de ses *Mémoires*. A ce chant apaisant de la religion, les canons du vaisseau amiral font écho : « *cette harmonie de la guerre, perdue dans l'immensité de l'Océan, répondait au requiescat in pace*⁵¹. » Dans son sommeil éternel, Napoléon ne pouvait pas entendre « *la dernière détonation dont l'Angleterre troublait et honorait son sommeil à Sainte-Hélène*⁵². » A la fin de cette cérémonie « *chacun se retira, tenant à la main une branche de saule comme on revient de la fête des Palmes*⁵³. » L'opposition formidable entre les deux immensités que sont le silence absolu de Sainte-Hélène et le bruit de la gloire de Napoléon devient une véritable obsession pour Chateaubriand : « *la grandeur du silence qui le presse égale l'immensité du bruit qui l'environna*⁵⁴. » La figure du conquérant, à travers une allusion à Buffon, s'associe au destin de l'oiseau des tropiques : « *attelé, dit Buffon, au char du soleil, se précipite de l'astre de la lumière ; où se repose-t-il aujourd'hui ? Il se repose sur des cendres dont le poids a fait pencher le globe*⁵⁵. »

L'exhumation des restes de Napoléon s'associe à une découverte étonnante, car le cadavre reste intact dans le cercueil : « *Qu'est-ce qui a frappé les nécrobies ? L'inanité des choses terrestres ? La vanité de l'homme ?*⁵⁶ » Ce n'est ni l'inanité, ni la vanité, mais la beauté du mort qui est à l'origine de cette absence de la décomposition. Les ongles du cadavre ne poussent que pour « *déchirer [...] ce qui restait de liberté au monde* », ses « *pieds, rebdus à l'humilité* » contrastent avec les « *coussins de diadème* » de l'empereur dont le souvenir s'associe aux restes du duc d'Enghien : « *Le fils de Condé était aussi habillé dans le fossé de Vincennes ; cependant Napoléon, si bien conservé, était arrivé tout juste à ces trois dents que les*

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ *Ibid.*, p. 698-699.

⁵² *Ibid.*, p. 699.

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ *Ibid.*, p. 699-700.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 708.

*balles avaient laissées à la mâchoire du duc d'Enghien*⁵⁷. » Avec la mort de Napoléon, c'est une grande période historique qui touche à son terme : « *A la fin de chaque grande époque, on entend quelque voix dolente des regrets du passé, et qui sonne le couvre-feu : ainsi gémirent ceux qui virent disparaître Charlemagne, saint Louis, François I^{er}, Henri IV et Louis XIV*⁵⁸. » L'évocation de ces cinq figures historiques de la France, des monarques les plus illustres de la patrie, établit une sorte de continuité dans la rupture. Ces moments rares laissent un vide impossible à combler : « *Que pourrais-je dire à mon tour, témoin oculaire que je suis de deux ou trois mondes écroulés ? Quand on a rencontré comme moi Washington et Bonaparte, que reste-t-il à regarder derrière la charrue du Cincinnatus américain et la tombe de Sainte-Hélène ?*⁵⁹ » La foule des fantômes des morts entoure le narrateur qui évoque le souvenir douloureux de la perte de toutes les personnes et de tous les repères :

*Pourquoi ai-je survécu au siècle et aux hommes à qui j'appartenais par la date de ma vie ? Pourquoi ne suis-je pas tombé avec mes contemporains, les derniers d'une race épuisée ? Pourquoi suis-je demeuré seul à chercher leurs os dans les ténèbres et la poussière d'une catacombe remplie ? Je me décourage de durer*⁶⁰.

Chateaubriand refuse la logique meurtrière de l'exécution du duc d'Enghien, ainsi que la succession des massacres et la transgression des lois morales universelles. L'oubli des morts abandonnés, l'image obsédante des cadavres au milieu des blés et la Retraite de Russie représentent autant d'éléments significatifs de cette vision de la mort violente qui est au cœur même de l'abîme d'une histoire morte. Le refus philosophique du crime ne correspond pas à une rupture avec sa puissance poétique dans l'univers des signes. Dans ce sens, nos analyses sur le meurtre dans la vision historique de Chateaubriand aboutissent aux mêmes conclusions que celles de Manuel de Diéguez. Malgré cette impossibilité de surmonter ses réserves face au meurtre, Chateaubriand rend hommage à la naissance du mythe napoléonien. Il incarne le Destin, car sa misère et sa grandeur (au sens pascalien) représentent les limites ultimes de l'homme. La légende immortelle du Conquérant et le chant intermittent du Poète se rejoignent, dans les dernières lignes du livre XXIV, autour de ce « *beau phénicoptère qui vole le long des ruines de Carthage* ».

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ *Ibid.*, p. 712.

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ *Ibid.*, p. 712-713.